

Ana Ruiz

LE MOULIN EN HÉRITAGE

Biographie romancée

Atramenta

PROLOGUE

Les deux personnages centraux de ce roman sont deux femmes qui ont beaucoup compté dans ma vie. Il s'agit de ma mère, Josefa, qu'on surnommait Pepa, et de ma belle-mère, Ana.

Deux bouts de femme qui n'ont pas eu la vie facile. Tout au long de cette histoire, je vais broder par moments, mais en respectant certains faits réels, en leur donnant une vie plus heureuse, digne d'elles.

« Le moulin en héritage », c'était le moulin de mon arrière-grand-père maternel. Il était meunier-boulangier. Il a transmis son savoir au frère aîné de ma mère.

Il s'appelait Lazaro et, un été, je l'ai croisé dans un village andalou, Mijas. Son sourire m'est resté gravé, même sourire que Pepa.

Ana et Pepa, ces deux femmes extraordinaires, vont se rencontrer au grand marché annuel de Malaga.

Autre personnage important de ce roman, mon père Diego. Il a aussi beaucoup compté dans ma vie. Son histoire est incroyable, remplie de périples et d'aventures, car sa mère était très instable,

volage et aimait trop les hommes... Diego était un homme téméraire, loyal, qui a beaucoup aidé son jeune frère cadet de cinq ans. De petit voleur à cireur de chaussures, il est devenu légionnaire à la Légion espagnole, puis chef de rang dans les plus beaux hôtels du Maroc, alors sous le protectorat espagnol.

Quant à mon beau-père, j'en garde le souvenir d'un homme simple qui parlait toujours de la guerre ; il en avait gardé des traumatismes. À la base, c'était un paysan, tout comme ma mère, des gens de la terre avant tout. Ils ont tous un point commun : le traumatisme de la guerre et de la misère. Ce n'est que plus tard, à l'âge adulte, que j'ai mieux compris leur comportement, leur jugement, leur blessure et surtout leur peur refoulée. Ce traumatisme que vous nous avez transmis sans le vouloir et avec lequel nous avons vécu. Il y a le moulin dont votre grand-mère était si fière ; elle m'a donné quelques éléments. J'ai mis ce moulin à l'honneur en brodant pour le rendre encore plus important. Je pense que vos grands-parents auraient aimé cette histoire. L'origine de ce moulin, je ne la connais pas, et c'est une de mes questions sans réponse.

J'avais vingt ans quand j'ai pris l'avion ce matin-là, en septembre 1981.

Je voulais retrouver ce moulin et son histoire. En rangeant la maison d'une grand-tante, j'ai découvert des documents de

notaire concernant sa grande maison. Elle avait d'abord été léguée à ma mère, puis à ma tante, et puis... car toutes deux ont beaucoup aidé dans le magasin de cette parente qui avait beaucoup d'affection pour ses nièces.

J'ai découvert aussi un journal intime, dans lequel trahisons et hypocrisie sont de mise. Le moulin y est mentionné, Juana, ma grand-mère, était la première héritière de ce bien, mais... Une famille déchirée par les biens. Et, de mes yeux, j'ai découvert les requins de ces biens.

*

Cette histoire est votre histoire, votre Andalousie. Quand ce roman sera terminé, conservez-le bien, car vos racines y sont imprimées.

À mes enfants

À mes petits-enfants, Abel, Adam, Ninos, et les autres à venir, que je veux voir encore grandir.

À ma fratrie retrouvée, cette histoire est la vôtre aussi. Elle vous fera revivre de bons moments. Les moments sombres ne sont pas relatés, ils sont derrière nous à jamais. Devant nous, il

nous reste une belle vie. Je ne vous lâcherai plus la main. Des fous rires nous attendent...

CHAPITRE I

ANDALOUSIE

L'après-guerre 1914-18 est si dure. Le village, à cette époque, est riche en eau, mais c'est l'unique richesse. La misère et les maladies règnent en maître. Le moulin va bon train, il est bien alimenté, la rivière regorge d'eau. Mon arrière-grand-père travaille beaucoup. Il est content, la farine est de bonne qualité, et ce, grâce au bon blé que cultive son gendre, mon grand-père (le père de ma mère). Agriculteur de père en fils, il cultive aussi des pommes de terre, des navets, du fourrage et divers légumes. Ils ont des cochons, des chèvres, de la volaille. Son épouse Juana s'occupe de la ferme, de ses enfants, du repas... Elle fait du pain avec la bonne farine du moulin. Sa spécialité, ce sont les gâteaux de Noël, les *mantecados*, qu'elle emballe dans du papier de soie et qu'elle conserve dans un bahut, dans lequel se trouvent d'autres bonnes choses : les *roscos*, les *tortas*...

Elle travaille énormément, elle coud les vêtements de ses neuf enfants, la lessive est conséquente. Elle gave les dindes, nourrit

les cochons tôt le matin, puis rejoint les autres femmes du village au lavoir, où le papotage est un rituel. On discute des uns et des autres, du voisin, de la voisine. Un vrai poulailler ! Cette *abuelita* que j'aurais tant voulu connaître... Pepa, ma mère, était très proche d'elle, elle m'en parlait beaucoup. Elle me la décrivait si bien que j'ai l'impression de l'avoir côtoyée. De petite taille, ronde, visage aux pommettes hautes, de beaux yeux verts et un sourire timide. Le matin, quand elle se réveillait au chant du coq, elle mettait une vieille robe pour les tâches de la ferme. Ma mère ne l'aura jamais vue en peignoir. Ce n'est qu'à la Saint-Jean, le 24 juin, ou lors des périodes de procession, qu'elle voyait sa mère vêtue d'une belle robe fleurie et d'un foulard. À la Saint-Jean, une grande farandole se forme autour du feu, on rit, on chante. On fête la moisson, pourtant tous ces gens sont fatigués, car hommes et femmes ont participé à la récolte. Les tracteurs, les batteuses-moissonneuses étaient inexistantes dans ces villages andalous. Tout se faisait à bout de bras, même les enfants aidaient. C'était une fête bien méritée pour chacun d'eux.

Ma mère était l'aînée des filles, dans une fratrie de 6 garçons et 3 filles. Le plus jeune, Sylvestre, était atteint de méningite ; il en avait gardé des séquelles et était resté enfant jusqu'à 16 ans. Il n'a pas vécu plus longtemps, car fusillé par ces crétins de fascistes pendant la guerre civile d'Espagne. Mon grand-père a été aussi fusillé. Son corps n'a jamais été retrouvé, comme tant d'autres.